

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

TROISIEME PARTIE — LE BARON DE GRANDAIR

IX — HECTOR

Calme, intrépide, résolu, Van Helmont demeura debout sur la table préservatrice.

Son œil étincelait d'une ardeur fébrile, mais le sourire dédaigneux et railleur qui lui était particulier n'avait pas desséché ses lèvres.

— Ah!... fit-il tout à coup d'une voix stridente, comme s'il pensait que ses paroles pussent être entendues, ah! vous avez appelé le feu à votre aide pour anéantir la révélation de votre secret infâme! Mais ce secret est comme la Salamandre, il brave les flammes et en sort victorieux!... L'heure de la mort n'a pas encore sonné pour Van Helmont, mes maîtres!...

Et, arrachant brusquement sa longue robe d'indienne, déroulant rapidement sa ceinture de soie multicolore, déceint d'un seul coup ses larges pantalons orientaux, le savant apparut recouvert d'une sorte de casque à capuchon, le haut de laquelle descendait jusqu'aux chevilles, et de bottines rejoignant le haut de

chausses. Casques, haut de chausses et bottines étaient fabriqués à l'aide de cette substance minérale filtrée, souple et soyeuse, que les alchimistes appelaient "lin vif" ou "laine de Salamandre," que nous nommons "amiante," et dont la singulière propriété est, on le sait, de ne subir aucune détérioration sous l'action du feu.

Robe, pantalons et ceinture avaient été dévorés en quelques secondes.

Van Helmont quitta alors la table de cristal, et, traversant rapidement les flammes, le capuchon rabattu sur son visage, il atteignit la salle communiquant librement avec les ruines de l'abbaye.

Un soupir, l'un de ces soupirs de satisfaction qui s'échappent de la poitrine de l'homme le plus brave, le plus puissant, le plus intrépide, alors qu'il vient de triompher d'un danger terrible s'exhala de la gorge du savant, et ses yeux se levèrent vers la voûte de la salle, envoyant au ciel une muette et expressive action de grâces.

Il se croyait sauvé...

En deux bonds il atteignit le couloir vitré, à l'extrémité duquel s'ouvrait l'escalier qu'il avait franchi quelques instants auparavant.

Ce couloir, splendidement éclairé par les lueurs rouges de l'incendie, semblait un pont jeté sur une mer de feu et sous un ciel de flammes, l'un de ces ponts croulants, tremblants sur des torrents de lave, tel que Dante a su les dépeindre.

Une rumeur formidable, entremêlée de cris confus, arrivait, provenant du dehors, jusqu'à Van Helmont, toujours

calme et fort. Cette rumeur était causée par la foule des Parisiens, des archers, des soldats du guet accourus sur le lieu du sinistre, et s'efforçant en vain d'arrêter les menaçants progrès du fléau.

Van Helmont atteignit l'escalier, descendit trois marches, s'arrêta et remonta vivement.



Le géant, poussé par son instinct de bête fauve, avait subitement reconquis son aplomb et l'élasticité de ses membres.

Là aussi les flammes élevaient leur barrière formidable.

L'incendie dévorait les ruines de l'abbaye, comme il dévorait la maison de la rue des Vieilles-Études ; Van Helmont était littéralement pris entre deux feux.

Cette fois le péril lui arracha un geste de découragement : il se crut perdu sans ressources, comme il s'était cru sauvé quelques secondes plus tôt.

En effet, aucune issue n'était praticable ; toutes étaient envahies par le feu, et, ainsi que nous l'avons dit, la salle communiquant avec l'atelier de Rynold ne possédait aucune fenêtre, et le couloir qui y donnait accès n'était éclairé que par la toiture.

Aucun moyen d'appeler du secours, par conséquent, aucune ouverture pour s'élançer, aucune chance de salut !

La situation était horrible...

Ses vêtements d'amiante pouvaient protéger Van Helmont contre les premières atteintes de la flamme ; mais, en dépit de la flamme ; mais, en dépit de la vertu que l'on attribuait à la substance minérale, il était trop excellent chimiste pour ne pas connaître les bornes restreintes de cette propriété d'inaltérabilité.

D'ailleurs, l'amiante le préservât-il du contact du feu, il ne pouvait être d'aucun secours contre l'asphyxie, et cette asphyxie était imminente, car la chaleur et la fumée devenaient intolérables.

Le couloir de la salle fermée, dans lesquels Mercurius n'avait répandu aucun produit chimique, s'embrasaient évidemment plus lentement ; mais le feu ne pouvait les épargner, et c'était là simplement une prolongation de torture sans être une chance de salut.

Puis des craquements effrayants retentissaient de tous côtés : en face c'était un mur qui s'ébranlait ; derrière, une toiture s'affaisait ; à droite un plancher s'effondrant, à gauche une tourelle se détachant entière de l'angle du bâtiment qu'elle ornait.

De toutes parts, des nuées d'étincelles s'élevant des décombres fumants, des tourbillons de fumée se roulant à travers les corridors, des colonnes de flammes aux langues bifurquées mordant la pierre, enserrant convulsivement les murailles, dévorant les boiseries... un chaos sans nom enfin, stupéfiant, impossible, formidable à rendre fou l'esprit le plus fort, à frapper d'anéantissement l'âme la plus puissante, de mort le cœur le moins timide.

Van Helmont était devenu très-pâle... son œil parcourut d'un regard la salle et le couloir...

Une seule tentative de fuite était praticable...

Sans hésiter, le savant et courageux personnage enfoua ses mains et ses pieds dans les crevasses du mur...

Une corde pendait, il la saisit... et, réunissant ses forces avec une énergie suprême, il atteignit la toiture vitrée...

Les vitres étaient brisées ; les unes détruites depuis longues années, les autres détachées par la chaleur, qui les avait fait voler en éclats.

Van Helmont arracha ce qui pouvait gêner encore son passage, et gravit sur le toit ; un large pan de mur, demeuré debout, lui offrit un refuge plus sûr, il en profita.

Isolé sur cette muraille, Van Helmont semblait le génie du feu au centre de son élément bien-aimé ; la silhouette de son corps se détachait en noir sur le fond rouge des flammes.

À l'apparition subite de cet homme, la foule entassée dans la rue des Deux-Écus poussa un cri immense de stupeur et d'effroi.

Pour tous, l'homme qui venait de surgir était perdu sans ressources.

Aucun moyen n'existait d'arriver jusqu'à lui, aucune chance de salut ne pouvait lui être offerte.

Vainement Van Helmont interrogeait-il d'un air anxieux tout ce qui l'entourait : tout était en flammes...

Tout à coup un grondement sinistre se fit entendre, la foule poussa un second cri plus déchirant que le premier, plus empreint d'effroi et de douleurs... les ruines du couvent à droite, la maison de la rue des Vieilles-Études à gauche, venaient de s'ébranler à la fois et d'un seul coup...

Le mur sur lequel était Van Helmont chancela sur sa base. Le savant se précipita à plat-ventre pour ne pas succomber au vertige...

Durant quelques instants la fumée s'élevant de l'énorme masse des décombres, déroba complètement la muraille et l'homme qu'elle supportait...

Lorsque la fumée se dissipa, le pan de mur était debout encore, et l'homme à genoux, suspendu ainsi au-dessus du foyer croulant de l'incendie qui venait de dévorer sa proie.

La situation était tout aussi effrayante et peut-être plus critique encore s'il était possible.

D'un instant à l'autre, on sentait qu'homme et mur allaient disparaître...

Mais, à peine la fumée se dissipait-elle, à peine la foule émue apercevait-elle le malheureux livré ainsi à une mort horrible, qu'un homme se détachant d'un groupe s'élança une corde enroulée autour du bras, sur les décombres brûlants.

Avec une audace, une intrépidité, un sang-froid et une adresse tenant du miracle, il escalada les ruines fumantes, gravit les morceaux de pierres carbonisées, et atteignit le pied de la muraille.

— Maître ! fit-il d'une voix forte au milieu du silence profond que son action inattendue et hardie avait imposé à la foule.

— Hector ! murmura Van Helmont. Oh ! j'ai pêché en doutant de Dieu !

Et, toujours à genoux, il avança la tête au-dessus de l'abîme, se cramponnant des mains et des pieds à l'étroit sentier sur lequel il était accroupi.

La muraille avait à peu près la hauteur d'un troisième étage.

L'homme se recula vivement, déroula sa corde, en saisit l'extrémité, garnie d'un crochet de fer, et, la balançant dans le vide pour lui donner de l'élan, il la lança d'un bras vigoureux...

La corde se dressa comme un long serpent, fendit l'air en sifflant, et le crochet de fer franchit le mur...

Van Helmont reçut la corde au moment où elle retombait. Sans perdre une minute, il enfoua le crochet dans une crevasse, tira sur lui pour s'assurer de sa solidité, puis, saisissant le câble sauveur, s'y accrochant des mains et des jambes, il se laissa glisser...

L'homme le reçut dans ses bras : la foule éclata en bravos frénétiques...

Il était temps...

À peine Van Helmont se trouvait-il hors de danger que la muraille s'ébranlait, le menaçant encore dans sa chute...

L'homme qui venait d'arracher ainsi Van Helmont à une mort certaine portait l'uniforme de sergent au régiment de Balagny.

C'était lui qui, sur le Champ-Crotté, durant les évolutions du cavalier mystérieux, causait intimement avec Van Helmont ; c'était lui qui, le matin de ce jour, à la porte Neuve, avait donné au baron de Grandair l'adresse du logis de dame Perrine, et

c'était lui enfin qui, aux premières lueurs de l'incendie, était accouru sur le lieu du sinistre.

—Hector ! dit Van Helmont en lui serrant les mains, tu es payé ta dette, tu es quitte avec moi.

—Vous vous trompez, maître, répondit le sergent; je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous !... Oh ! je vous avais bien dit ce soir de ne pas venir dans cette maison maudite, que le malheur vous y attendait !

Ces paroles rappellèrent Van Helmont à la situation présente.

—Oh ! pauvre Aldah ! murmura-t-il.

Hector tressaillit brusquement.

—Morte ? dit-il d'une voix étranglée.

—Non, répondit le savant, mais enlevée...

—Enlevée ?

—Oui...

La foule entourait les deux hommes, se poussant, se heurtant, se pressant pour voir, toucher, effleurer les héros de la catastrophe.

Curiosité dévorante du peuple, à laquelle se joignaient aussi ces sentiments d'humanité et de charité qui appartiennent ordinairement aux masses.

Chacun affirmait son aide, ses services, sa maison, ses témoignages d'admiration et d'intérêt au sauvé et au sauveur.

Van Helmont remercia brièvement, s'efforçant de se faire passage en entraînant Hector.

Tous deux, bien qu'à grand'peine, finirent par échapper à la foule, et, gagnant la rue des Prouvettes d'abord, traversèrent devant Saint-Eustache, où le tocsin n'avait pas fini de sonner, pour de là s'enfoncer dans la rue Montorgueil, alors absolument déserte.

La lune était profondément noire.

Les deux hommes s'arrêtèrent.

Sans doute Hector, le vieux sergent, avait droit à toute la confiance de Van Helmont, et était son confident depuis plusieurs années, car, en quelques rapides paroles, le savant le mit au courant des terribles événements qui venaient de s'accomplir.

—Ainsi, dit-il en terminant. Aldah perdue pour moi ! Aldah entre les mains de ces misérables ! Le fils de Blanche sans ressources et sans appui pour faire triompher sa cause ! Que faire ?...

—Ce que je vous ai déjà proposé, maître, et ce que vous avez toujours refusé jusqu'ici ; mais ce qu'il faut faire à cette heure sans tarder d'une minute ! répondit Hector d'une voix ferme.

Van Helmont tressaillit.

—Quoi ! tu veux...

—La cour des Miracles ! interrompit le sergent.

—Les argotiers !... fit le savant avec un ton de profond mépris.

—Oui, les argotiers ! les enfants de la Bohême, les sujets de la cour des Miracles ! Ceux-là seuls maintenant peuvent vous venir en aide !

« Mordieu ! si je n'avais pas eu depuis longtemps cette pensée, pourquoi donc me serais-je fait des leurs, au risque, si j'étais surpris, de me voir retirer ma hallebarde, insigne de mon grade, et d'aller mourir au pilori de la main de Monsieur de Paris !

Van Helmont hésitait.

—Ça me répugne, dit-il.

—Pourquoi ? demanda Hector. La chose n'est-elle pas naturelle. Aux bandits opposez des bandits. Aux gens de la Ches-

naye opposez les argotiers ! La justice ne peut rien pour nous, ayons la force ! Nos ennemis ont des soldats nombreux, ayons une bande déterminée pour les combattre. Vous pouvez, s'il vous plaît, imposer à cette multitude sans foi ni loi et la voir à votre merci.

D'ailleurs Aldah est en péril et celui que vous protégez est sans secours !

—Eh bien ! fit Van Helmont d'un ton bref, qu'il soit fait ainsi que tu le veux !

—Alors, s'écria Hector, ne pardons pas une seconde ! Sus à La Chesnaye ! Les argotiers à la rescousse ! En avant !

QUATRIÈME PARTIE — LES GROTTES D'ÉTRÉAT

I

LA COUR DES MIRACLES

« Au chapitre premier de ce récit, en retraçant le plan du Paris de Henri IV, nous avons dit que le mur d'enceinte décrivait un angle presque droit après le fort de la porte Saint-Denis, se dirigeait brusquement vers le sud-est, venant aboutir en droite ligne rue Saint-Honoré en face de l'endroit où s'ouvrait, il y a quelques années, la rue Saint-Nicaise.

La rue Neuve-Saint-Eustache et la rue des Fossés-Montmartre sont construites précisément sur l'emplacement de cette muraille détruite sous Louis XII.

Longeant ce mur d'enceinte à gauche, bordant à droite le côté gauche de la rue Saint-Denis, occupant toute l'étendue des terrains où s'élèvent de nos jours le passage du Caire et la rue Bourbon-Villeneuve, se dressaient alors les bâtiments du couvent des Filles-Dieu, dessinés en forme de triangle aigu, dont la rue des Filles-Dieu était la base, le rempart et la rue Saint-Denis les deux côtés égaux, et dont le sommet s'arrêtait à quelque distance de la porte de la ville.

Entre ce couvent au nord, la communication de la rue Saint-Denis à l'ouest, le mur d'enceinte à l'est, et la rue Saint-Sauveur au sud, serpentaient, sales, tortueuses, puantes et mal bâties deux petites ruelles ignobles aboutissant l'une à un oul-de-sac boueux et irrégulier, l'autre à une place assez considérable, mais de l'aspect le plus triste et le plus nauséabond.

Cette place et ce oul-de-sac portaient un seul et même nom, bien connu des Parisiens : celui de « Cour des Miracles. »

Cette antique dénomination provenait de la métamorphose qui s'opérait subitement dans la personne des mendiants, vagabonds, voleurs, bateleurs et autres estimables habitants de la grande ville dont la place et le oul-de-sac étaient la demeure ou plutôt le repaire habituel, dès qu'ils en franchissaient l'entrée.

Là en effet, et arrivés sur la limite de ce royaume des gueux où la police et la maréchaussée n'avaient pas toujours droit d'accès, les aveugles voyaient clair, les sourds entendaient distinctement, les boiteux se faisaient disparaître la pénible inégalité de leurs membres inférieurs, les manchots reprenaient le libre exercice de leurs deux bras, les tordus se redressaient, les bossus devenaient droits, les malades étaient guéris, les oul-de-sac couraient, les hydropiques paraissaient fluets et agiles, les fils soi-disant des tendres mères éplorées redevenaient orphelins, les infirmes étaient guéris, les vieillards rajeunissaient, les muets discourent et les idiots étincelaient d'esprit.

La cour des Miracles justifiait donc bien son nom, et les incrédules fussent devenus croyants en assistant à ce qui s'y accomplissait.

Au reste si ces miracles étaient nombreux alors, les lieux dont ils étaient le théâtre ne l'étaient pas moins.

La cour des Miracles avoisinant le couvent des Filles-Dieu était la métropole, mais que de succursales elle comptait dans Paris et hors Paris !

Si l'on réfléchit que, d'après les écrivains de l'époque, il ne faut pas évaluer à moins de quarante mille le nombre des voleurs, mendiants et vagabonds qui désolaient la capitale, on s'étonnera moins de la quantité prodigieuse de leurs repaires.

Male, ainsi que nous l'avons dit, le chef-lieu de l'empire était la place et le cul-de-sac situés entre la rue Saint-Sauveur et le couvent des Filles-Dieu.

Pour atteindre cette cour fameuse, où se voutraient dans la fange, l'écume de la société, « il fallait, dit Sauval, descendre d'abord une pente assez longue, tortue, raboteuse, inégale (la montée actuelle des rues Montorgueil et Poissonnière) et traverser un nombre infini de ruelles vilaines, puantes, détournées. »

Pas une voie de ce quartier n'était pavée et des montagnes de boue et d'immondices se dressaient de toutes parts.

Les jours de sécheresse, c'étaient des exhalaisons infectes et pestilentielles.

Les jours de pluie c'était une inondation véritable, mais une inondation fangeuse et dégoûtante.

De toutes parts la cour des Miracles était environnée de logis bas, enfoncés, obscurs, difformes, faits de terre et de boue, creulant sous le nombre des gens qui les envahissaient.

Au bout de cette cour se dressait dans une vaste niche, une image du Créateur, sans doute volée dans quelque lieu saint.

Toute société a ses lois : celle des gueux de Paris avait également les siennes.

La première était de ne rien posséder que provenant du vol ou de mendicité.

La seconde de ne jamais rien garder pour le lendemain.

Les associés étaient tenus de parler un langage particulier nommé « argot. »

Il existait parmi eux une hiérarchie reconnue par tous et dont les différents échelons étaient évidemment ambitionnés par chacun.

Le chef suprême, roi, empereur, dictateur, avait le titre de « coësre. » et son pouvoir était arbitraire ; ses sentences absolues et indiscutables ; ses volontés, ses ordres accomplis sans discussion.

Après le coësre venaient les « cagaux » ou « archisuppôts de l'argot, » représentant à peu près des gouverneurs de provinces.

Ils avaient pour mission durant leur séjour à Paris d'enseigner aux nouveaux admis la fabrication d'un onguent propre à se procurer des plaies factices ; ils leur apprenaient en outre l'argot, les tours de souplesse, l'art de voler, de couper les bourses, d'en imposer à la foule.

Après eux venaient dans l'ordre hiérarchique les différentes classes de gueux, chacune désignée sous un nom particulier.

Comme bien on le pense ces mendiants-voleurs étaient en relations suivies avec les tireurs de laines, coupeurs de bourses, bandits, assassins et autres malfaiteurs auxquels ils se réunissaient lorsqu'il y avait à prendre, à piller, à porter quelque part le désordre et la ruine.

« Frères de la besace, rougets, grisons, aventuriers sans foi ni loi trouvaient, la nuit venue, un abri pour leur tête et un repas

pour leur estomac, dans le sein de cette cour des Miracles aux abords impraticables.

II

LES ARGOTIERS

Il est minuit et demi ; des cris, des chants, des hurlements retentissent d'un bout à l'autre de la place du cul-de-sac, s'entre-coupant, se répondant dans un chaos de sons dont l'oreille est effrayée.

Quatre lanternes, accrochées à quatre poteaux, éclairent blafardement la cour des Miracles.

Leurs rayons timides, triomphant à grand'peine des vitres crasseuses et poussiéreuses qui s'opposent à leur passage, se répandent en tremblotant sur le contre de la place, laissant dans l'ombre tout ce qui n'est pas à dix pas de leur foyer.

Ces lueurs douteuses donnent un caractère plus étrange et plus fantastique à ces scènes qu'elles éclairent.

Les maisons, ou pour mieux dire les cahutes sauvages et plus fantastique à ces scènes qu'elles éclairaient.

Devant ces maisons, sur toute l'étendue de cette mer fangeuse formant le terrain de la cour, des escabeaux, des bancs de bois, des tables boiteuses, se dressent encombrées, les unes d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, de jeunes filles et de jeunes garçons ; les autres de mets fumants, de bouteilles, de cruches, de verres, de couteaux, de casseroles.

Ici la cuisine se fait en plein air, devant un feu dont la chaleur ne parvient pas-toujours à combattre l'humidité du sol boueux.

Sur ce feu est posée, soutenue par un mauvais trépied, une poêle à frire, pleine à déborder d'une graisse nauséabonde qui glapit sous l'inspection d'une vieille femme au costume indescriptible.

Là des enfants qui pleurent, d'autres qui chantent, d'autres qui se roulent dans la fange ; des chiens qui aboient et se battent sur un os arraché à une table voisine ; des chats qui miaulent, le poil hérissé et la patte menaçante ; des chèvres savantes à la toison teinte et aux cornes dorées.

Plus loin, cet homme demi nu, au torse herculéen, à la face rougie, qui chancelle sur son banc et effondre la table d'un coup de poing violent, hurlant après le buveur pour avoir encore du vin, c'est Pierre l'Assommeur, l'un des notables argotiers, celui-là même que nous avons aperçu passant ivre sur le Champ-Oroté quelques instants avant l'arrivée du lieutenant de robe courte.

Là-bas, cet autre aux traits tirés, aux yeux éraillés, au regard terne, c'est Mathias le Camus qui s'en va, ivre de « godales » (sorte de bière. Des deux mots anglais "good ale," d'où est venu le verbe godailler), et de « cervoise, » discourant d'amour avec Jacqueline la Longue, la ribaude dont la mère a été pendue l'avant-veille aux échelles de la Croix-du-Trahoir.

Mathias et Jacqueline, deux anciennes connaissances de la foire Saint-Germain, si le lecteur à bonne mémoire ainsi que nous l'espérons.

Plus près du centre deux jeunes gens déguenillés, deux filles en haillons, soupent tous quatre en brailant de concert un vieux refrain du temps.

Ceux-là qui jouent aux dés en se jetant force injures à la face en menaçant du poing de la dague, en oriant et beuglant à chaque coup, ce sont Jehan de la Potence et Jacques le Bagaud, les employés de maître Jonas, le juif propriétaire de la maison de jeu où nous avons pénétré au commencement de ce récit.

Cette autre qui dort sur un lit de boue, se faisant un oreiller avec un fragment de banc cassé et soufflant comme un caholat échoué sur le sable, c'est Sulpice les Jembes-Torses, dont la torture a jadis brisé les membres inférieurs, et qui, le jour, court Paris avec un tel luxe de béquilles qu'il semble un échafaudage ambulante.

Ici c'est Simone l'Égyptienne, aussi noire qu'une fille de Nubie, avec ses bras nus et sa jupe trouée et relevée, la cabaretière de la cour des Miracles.

Là, grimpé sur une table, dominant la foule, s'accompagnant avec un chaudron qu'il frappe du manche de sa béquille, c'est Tallebot le Bossu, le mendiant de la foire Saint-Germain, qui chante, aux grands applaudissements de ses auditeurs.

Partout, enfin, on mange, on boit, on orie, on pérore, on hurle, on aboie, on miaule, on pleure, on jure, on rit, on se dispute, on s'embrasse, on se bat, on blasphème, on se rûe au milieu d'un concert épouvantable de clameurs effrayantes, de bruits de pots cassés, de cruches se choquant, de couteaux se heurtant, de dés roulant, de dormeurs rouflant...

Puis des nuages de fumée âcre, des émanations provenant de ces cuisines différentes viciant l'air, et priveraient de respiration des poitrines moins faites à cette atmosphère invraisemblable.

Dans l'un des endroits les moins éclairés de cette cour des Miracles, dont nous venons de tenter la rapide esquisse, trois hommes causaient à voix basse sans se préoccuper du tumulte assourdissant qui régnait autour d'eux.

Ces trois hommes, le lecteur les connaît tous trois ; il les a vus, de même que quelques-uns de leurs compagnons, lorsque nous l'avons conduit à la foire Saint-Germain.

C'étaient les trois espions du lieutenant civil, ceux-là qui avaient promis de livrer La Chesnaye durant la soirée de la veille et qui avaient échoué dans leur trahison envers le bandit : Rougegorge, Jean sans Rate et Laurent.

Tous trois discutaient, cherchant mutuellement à se convaincre.

—Je jure Dieu et le diable, disait Laurent, que j'ai vu et reconnu La Chesnaye près de la maison de Jouas.

—Et moi j'affirme qu'il était, à l'heure où tu dis, sur le Champ-Crotté, répondit Jean sans Rate.

—Vous vous trompez tous deux, ajouta vivement Rougegorge, puisqu'à l'heure dont vous parlez il était à souper chez le rôtisseur !

A ces trois affirmations si contraires et cependant si positives, les trois hommes se regardèrent avec une stupéfaction étrange.

—Pour que La Chesnaye ait été vu par nous trois dans trois endroits différents à la même heure, il faut que le diable s'en soit mêlé ! murmura Jean sans Rate.

—Il y a de la magie là-dessous ! ajouta Rougegorge.

—Le capitaine aura su que nous voulons le trahir, dit Laurent à voix extrêmement basse, et il aura forcé Satan à lui venir en aide.

—Je savais bien qu'il avait fait un pacte avec le diable ! dit Jean sans Rate.

Le vacarme qui se faisait d'un bout à l'autre de la cour des Miracles parut en ce moment redoubler d'énergie et devint tel, qu'il fut impossible aux trois argotiers de poursuivre leur entretien.

Les paroles de l'un n'arrivaient pas jusqu'aux oreilles des autres.

Tout à coup le silence succéda au bruit et se fit subitement dans cette étrange assemblée.

Sur un tonneau placé au centre des quatre lanternes, venait de monter un personnage de haute stature qui, se tenant debout, avait agité une lourde cloche placée à ses pieds.

A ce signal, chacun s'était tu et tous avaient d'un même mouvement porté leur attention sur celui qui dominait la foule de toute la hauteur de son singulier piédestal.

Cet homme était le « coëre ».

Près de lui, sur un tonneau un peu plus bas, se tenait un « cagou » dans l'exercice de ses fonctions.

Tous deux étaient vêtus de loques de mille nuances différentes, qui, mal cousues, mal rapiécées, laissaient ça et là voir des crevasses et des déchiquetures par lesquelles s'échappaient des lambeaux de linges noirs.

—Cagaux, orphelins, maroandiers, rifodés, capons, malin-greux, piêtres, polissons, francs-mitoux, callots, saboteux, hubains, coquillards et courteaux de boulange ! hurla le coëre d'une voix puissante et avec un organe éraillé qui déchirait désagréablement les nerfs auditifs.

« Vous tous habitants de la cour des Miracles, enfants de la grande et de la petite Égypte, francs larrons, fils de truands de la famille des ragots, vous tous qui me reconnaissez comme chef et qui avez juré fidélité aux lois de l'association, écoutez-moi attentivement, moi le grand coëre, le paragon, roi et souverain des amis du bissac d'autrui, car il s'agit de recevoir parmi vous un frère en gueuserie et un bon compagnon de fortune !

—Silence ! hurla-t-on de toutes parts.

III

LE GRAND COËRE

A la harangue du coëre, un violent tumulte avait éclaté de toutes parts, mais ce tumulte n'offrait rien d'hostile pour l'orateur.

La curiosité et l'étonnement étaient les causes principales de l'agitation de la foule.

En effet, l'annonce de la présentation d'un nouveau membre était inattendue pour tous, et, contre l'ordinaire, personne ne pouvait donner à son voisin un renseignement sur le néophyte.

—Quel est ce lui-là ?

—D'où est-il ?

—D'où vient-il ?

—Qui l'a vu ?

Ces quatre interrogations, parties d'un seul jet en se croisant, s'étaient élancées de tous les groupes.

—Silence ! cria de nouveau le chef en agitant son énorme cloche.

—Silence ! répéta le cagou de sa voix glapissante.

—Robin le Roux va introduire le récipiendaire ! continua le coëre au milieu de l'attention générale. Allumez les torches, afin que les aveugles voient !

Aussitôt une douzaine d'hommes se précipitèrent vers les maisons voisines et revinrent promptement agitant des brandons enflammés.

A ceux-là s'en joignirent rapidement d'autres, et bientôt une lueur rouge illumina la cour des Miracles, tandis qu'un nuage de fumée se répandait dans l'air et se condensait en brouillards épais.

Un espace vide régnait tout autour de la tonne sur laquelle était monté le roi des gueux.

— Robin le Rouge, marquis des saboueux, prince des francs-mitoux, huissier de notre cour, introduisez le récipiendaire ! hurla le cagou.

Un mouvement se fit dans les rangs pressés de la foule qui stationnait sur le côté droit du coëtre.

Ces rangs s'ouvrirent et une sorte de voie étroite fut tracée entre deux haies de curieux.

Par ce sentier s'avança d'abord un personnage d'un aspect bizarre.

Ce personnage, homme de quarante à cinquante ans, avait la barbe, les cheveux, les sourcils et les yeux d'un rouge tellement ardent, tellement saisissant, que l'on se demandait, à bon droit, en le voyant, si la nature était bien l'auteur de ce phénomène et si l'art n'entraînait pour rien dans cette couleur originale.

Cet homme était Robin le Rouge, l'huissier de cour du grand coëtre.

Robin marchait gravement, tenant à la main un manche à balai en guise de verge et portant autour du cou une longue chaîne faite à l'aide de ronds de carottes enfilés dans un bout de corde et tombant jusqu'à la taille.

Derrière Robin le Rouge s'avançait le récipiendaire,

Celui-ci était un homme de haute taille, mince et élancé, autant que son costume permettait d'en juger.

Ce costume se composait d'une robe de pénitent blanc, tombant jusque sur les pieds et dont le capuchon, en forme de sac, couvrait entièrement le visage, descendant en pointe jusqu'au milieu du corps.

Ce capuchon était percé de trois trous : deux à la hauteur des yeux pour laisser libre exercice à la vue, l'autre plus grand à la hauteur de la bouche, afin de permettre à la parole de se faire entendre.

Ce costume monastique au milieu de cette foule de bandits et de mendiants, cette robe blanche, indice de la pureté, au milieu de ses haillons, livrée du vice et de la honte, offrait un contraste si puissant que les habitants de la cour des Miracles en furent frappés eux-mêmes.

À cette apparition inattendue, un cri de surprise avait succédé immédiatement un sentiment de crainte assez compréhensible, si l'on réfléchit qu'à cette époque les pénitents avaient pour mission principale d'accompagner les condamnés marchant au supplice, et que parmi la foule qui entourait le nouveau venu, bien peu avaient en perspective autre chose que la roue ou la potence.

Cependant ces hommes étaient tous trop endurcis dans le crime pour ne pas rejeter promptement toute appréhension sans caractère sérieux, et la crainte, promptement dissipée, fit place à une hilarité bruyante et à des applaudissements prolongés.

On crut à un déguisement, à une plaisanterie de carnaval. Robin le Rouge avait atteint le tonneau où trônait le coëtre. S'inclinant profondément :

— Sire ! prononça-t-il d'une voix enrouée, j'ai l'honneur d'amener aux pieds de Votre Majesté le noble étranger que voilà, qui ressemble plus à un meunier enfariné qu'à un digne enfant de la petite et de la grande Bohême.

Le Pénitent s'arrêta à son tour et se tourna vers le tonneau royal.

— Silence ! glapit le cagou en imitant l'intonation criarde des huissiers du parlement.

Le silence se fit, mais presque aussitôt interrompu par une

sorte de croassement désagréable, suivi d'un éclat de poterie se brisant sur un banc.

C'était Pierre l'Assommeur qui, peu soucieux de la solennité de la scène, continuait à appeler Simone l'Égyptienne.

— Holà ! Simone du diable ! hurlait-il en frappant le banc sur lequel il était à demi couché, avec une cruche de grès vide qu'il tenait par son anse de plomb. Holà ! vieille ribaude ! buvetière de Satan ! Du vin ! du vin !

— Silence ! répéta le cagou de sa voix aigre et qui contrastait désagréablement avec l'organe éraillé de Pierre l'Assommeur.

— Du vin ! entends-tu, sorcière échappée du sabbat ! Du vin, ou je te brise sur mon genou comme...

La cruche volant en éclat acheva la menace interrompue par la respiration embarrassée de l'argotier.

Le récipiendaire attendait toujours.

— Silence ! fit pour la troisième fois le cagou.

— Approche ! dit le coëtre au pénitent.

Le roi des argotiers prit une pose majestueuse.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en frappant du pied son tonneau qui résonna comme une grosse caisse.

— Que t'importe ! répondit le pénitent d'une voix sèche et fiévreuse qui surprit l'auditoire. Il ne s'agit pas de savoir quel je suis, mais seulement quel je veux être.

— Hein ? fit le coëtre, comme s'il n'eut pas compris le sens de la réponse.

— Je demande, continua le pénitent en élevant la voix, à être reçu sur l'heure membre de la grande association de la cour des Miracles !

— Tu veux être argotier ? s'écria le coëtre.

— Oui !

— Enfant de la petite flambe, malingreux, cagou, rifolé ou coquillard ?

— Oui !

Le coëtre regarda la foule :

— Que vous en semble, mes maîtres ? s'écria-t-il en écartant d'un rire grossier.

En voyant l'hilarité de son chef, l'assemblée fit chorus avec un entrain formidable.

— Ohé ! Jacqueline la Longue ! fit une voix aiguë et claire comme une crécelle ébréchée. Ohé ! ma mignonne ! mon adorée, ma divine ! si tu ne veux pas avouer que tu m'aimes, je t'arracherai la langue comme le tourmenteur l'a fait avant hier à ta mère ! ..

C'était Mathias le Camus continuant ses galanteries auprès de sa ribaude.

— Tu veux être argotier ! hurla le coëtre en reprenant son sérieux et en se retournant vers le pénitent.

— Oui, répondit nettement le nouveau venu.

— Sais-tu donc seulement à quel honneur tu aspiras ? continua le roi des gueux avec cet accent que devait prendre deux siècles plus tard l'illustre Bilboquet pour dire : Jeune présomptueux ! ! !

— Je le sais ! répondit le pénitent sans dissimuler un geste de dégoût.

— Sais-tu que pour devenir franc argotier, fils de la cour des Miracles, enfant de la Bohême, il ne faut avoir ni foi, ni loi, ni Dieu, ni roi, ni père, ni mère, ni parent, ni ami ? Sais-tu qu'il faut savoir couper une bourse, tirer un manteau, découdre un archer, écorcher un argousin ?

— Je le sais, répondit encore le pénitent.

—Alors découvre ta face, que l'on connaisse à qui l'on a affaire !

—Bravo ! vociféra la foule dont la curiosité était singulièrement éveillée par le mystère dont s'entourait le futur compagnon.

—A bas le capuchon ! Qu'il montre son visage ! crièrent quelques voix, et dix ou douze bras rouges et nus se tendaient vers le pénitent.

Celui-ci se recula, et un double éclair de colère jaillit à travers les trous du capuchon insolemment menacé.

Au geste énergique qui accompagna ce mouvement de recul, les argotiers comprirent que le récipiendaire refusait d'accéder au désir du coësre.

Mille cris s'élevèrent en clameurs confuses.

Au même instant un homme, se faisant brusquement jour à travers les rangs serrés, se précipita près du pénitent.

Cet homme, dont le costume intact brillait au milieu des guenilles qui l'entouraient, comme un morceau d'or pur au milieu de la fange, était Hector, le vieux sergent de Balagny.

Pour qu'un uniforme osât se glisser ainsi au centre même de la cour des Miracles, il fallait que celui qui le portait eût là bon nombre d'amis et fût reconnu par tous franc compagnon et argotier dans l'âme.

Se tournant vers les argotiers, Hector ouvrit la bouche pour prendre sans doute la défense du pénitent, mais il n'eut pas le temps de prononcer une parole.

Un incident inattendu vint changer subitement la face de la scène.

Un énorme pot en faïence bleue lancé par une main vigoureuse, fendit l'air en sifflant comme une balle d'arquebuse, et vint se briser contre les douves du tonneau sur lequel trônait le roi de la cour des Miracles, puis des cris, des jurons, des blasphèmes retentirent entremêlés de bruit de banes cassées, de tables renversées.

Un mouvement s'opéra dans la foule, et deux hommes noués l'un à l'autre, comme deux serpents enroulés, firent irruption au milieu des groupes, se gourmant, s'étranglant, se battant avec des râles stridents et des exclamations féroces, jusqu'à ce qu'ils vinrent enfin tomber dans le cercle formé autour du pénitent.

C'était Jehan de la Potence et Jacques le Baguenaud qui, à bout d'injures et d'invectives, en étaient arrivés aux coups, se jetant à la face cruchons, brocs et pots, et se ruant l'un sur l'autre comme deux chacals prêts à s'entre dévorer.

Cette lutte, ce combat ignoble auxquels la fange et la boue servaient de champ clos, détourna subitement l'attention des argotiers.

—Sus ! Jacques le Baguenaud ! crièrent les uns.

—Tiens bon, Jehan de la Potence ! criaient les autres.

—Champ libre ! hurla la foule.

Le pénitent était demeuré impassible au milieu de ce chaos sans nom ; mais tout à coup, fatigué probablement par cette scène dégoûtante, il se baissa vers les luteurs, en saisit un de chaque main par les haillons qui les couvraient et, les enlevant tous deux à bout de bras avec une vigueur extraordinaire, il les tint un moment debout, les choqua ensuite face contre face, les contraignant ainsi à se heurter dans une singulière embrassade, et, ouvrant ses doigts nerveux, il les envoya rouler à dix pas, l'un à droite, l'autre à gauche.

—Noël ! Noël ! cria la foule enthousiasmée par cet acte de force.

—Superbe ! dit le coësre en prenant une pose admirative.

—Silence ! glapit le cagou.

VI

PIERRE L'ASSOMMEUR

Le pénitent s'avança : la foule se tut.

—Vous avez demandé à voir mon visage, dit-il de sa voix brève et sèche, je ne vous le montrerai pas. J'invoque un article même de vos chartes qui dit formellement que pourvu qu'un homme ait pour parrain un franc argotier et qu'il connaisse les lois du royaume d'Argot et les devoirs d'un digne sujet du grand coësre, cet homme n'a ni nom à décliner, ni visage à faire voir, s'il lui plaît de cacher son nom et son visage. Or, voici mon parrain, Hector le Narquois, le reconnaissez-vous pour l'un des vôtres ?

—Oui ! oui ! oui ! s'écria-t-on de toutes parts, Hector est un vrai argotier, et il a sauvé plus de dix de ses frères du gibet ou de la roue.

—Eh bien ! continua le pénitent, puisque j'ai déjà rempli la moitié des conditions voulues, interrogez moi maintenant, grand coësre, pour que je remplisse l'autre moitié.

—Il dit vrai ! cria une voix.

—Il a raison ! ajouta une autre.

—Il est dans son droit.

—C'est un solide compagnon !

—Interrogez ! interrogez ! s'écria-t-on de toutes parts.

Le grand coësre fit un signe,

—Silence ! glapit le cagou.

—Approche ! dit le grand coësre dominé malgré lui par la grave et énergique contenance du pénitent.

Celui-ci se rapprocha du tonneau.

—Je vais t'interroger ! Tu connais nos lois ? Si tu réponds juste à toutes les questions, tu sera reconnu sur l'heure argotier de la cour des Miracles ; si tu fais défaut à une seule, on décroche l'une des lanternes et l'on t'accroche à sa place à la potence qui la soutient. Est-tu toujours prêt ?

—Oui ! dit le pénitent d'une voix ferme.

Un murmure flatteur courut dans les rangs.

Le grand coësre se dressa de toute sa hauteur.

—Godard Pied de Bœuf ! appela-t-il à voix haute.

Un homme se leva d'une table voisine et se traîna plutôt qu'il ne marcha jusqu'au pied du trône.

Cet homme était l'un de ceux qui contrefaisant des infirmités apparentes, se couvrant le corps et les membres de plaies faciles, demandaient l'aumône dans les églises, spéculant sur la charité des fidèles.

—Quel est celui-là ? demanda le coësre.

—Un malingreux, répondit sans hésiter le pénitent ; mais ses plaies sont mal faites et bonnes seulement à tromper les niais.

—Mes plaies sont mal faites ! répondit Godard Pied-de-Bœuf, vivement atteint dans son amour propre d'artiste et dans sa dignité de malingreux.

—Oui, dit le pénitent.

Et retroussant la manche de sa robe :

—Tiens, ajouta-t-il, regarde celle-ci !

Son bras nu étendu attira tous les regards, et un même cri sortit de toutes les poitrines, tant la maladie simulée avait un aspect véritable et remarquable.

Le pénitent prit un pot plein d'eau sur une table voisine et

leva son bras, qui recouvrera l'apparence de santé qui lui convenait.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1897 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

La scène se passe au salon.

M. Prudhomme vient d'entendre un convaincu s'écrier devant un portrait réusni :

— Il ne lui manque que la parole !

Le hasard l'arrête à son tour devant un tableau représentant une botte de navets.

Il se penche vers son voisin, et gravement :

— Il ne leur manque que la parole.

* **

Rue Laffitte, une brave dame, touchée par l'air misérable et les loques sans nom du plus déguenillé des mendiants, s'arrête pour lui faire l'aumône.

En ouvrant sa bourse, la dame s'aperçoit qu'elle ne contient que de l'or. Pas le plus petit sou, pas même une pièce blanche.

— Mon ami, fait-elle toute chagrine de la déception qu'elle va causer à ce pauvre homme, voyez vous-même ; je n'ai pas de monnaie et, entre nous, je ne suis pas assez riche pour vous donner une pièce d'or de vingt francs.

— Qu'à cela ne tienne, réplique le mendiant en tirant de sa poche un porte-monnaie assez élégant, ma foi ; j'ai de quoi vous rendre.

* **

O'était dans la tabagie d'une hôtellerie.

Les voyageurs se racontaient entr'eux les crises les plus difficiles qu'ils avaient traversées pendant leur jeunesse et les méthodes ingénieuses qu'ils avaient découvertes pour réaliser la somme de dix sous.

— A moi, dit Z..., il m'est arrivé une triste aventure.

« J'étais absolument sans le sou, et j'avais une envie terrible de fumer un cigare. En me promenant je trouve une pièce de cinq centins sur le trottoir.

« Je la ramassai et alors je songai à m'acheter un verre de bière.

« Je discutai la question bien longtemps sans arriver à une décision.

« Finalement je résolus de laisser la réponse au hasard, en tirant "pile" ou "face." Face, je pris de la bière et puis un cigare. Je lançai la pièce en l'air et elle tomba...

« D'vinez ce qui est est arrivé.

— Face ! firent ses assistants.

— Erreur ! dit Z... La pièce de cinq centins tomba dans une crevasse du trottoir et je restai gris J. au comme devant.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par B. J. S. Suite, complète et en parfait ordre. S'adresser 101.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; Le Duo de Kandos; Les Deux Duchesses; Les Forçats de l'Amour; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil; l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

— Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistré.

MORNEAU & Co., Éditeurs,

Boîte 1983

475 Rue Craig, Montréal.